

Bhagwan S. Gidwani

LA MARCHÉ DES ARYAS

*Traduit de l'anglais (Inde)
par Lise Brébat*

[Extrait]

ÉDITIONS BANYAN
Paris

Titre original :
March of the Aryans
© Bhagwan S. Gidwani, 1994

© Éditions Banyan, 2015
pour la traduction française
ISBN : 978-2-9552868-1-4

Illustration couverture :
Guillaume le Guillou, 2019

www.editions-banyan.com

[...] Je meurs pour tous les peuples. Et j'irai où je dois aller pour avoir porté un faux témoignage. Mais j'irai sans larmes, car ce que j'ai dit aurait dû être vrai. Je meurs pour sauver les enfants de mes ancêtres, pour que le peuple de votre terre connaisse la paix [...] et que le cri de guerre ne retentisse plus [...]

Message adressé à Karkata Bharat par un ancien esclave avant son exécution,
5085 ans avant J.-C.

I

Les hindous ! les hindous !

5068 avant J.-C.

Au lieu de méditer comme il aurait dû, Bharat passait son temps à suivre le fil de ses souvenirs. Derrière ses paupières closes, il se vit pénétrer en territoire ennemi, à la tête de son armée, lors de la dernière bataille qu'il avait livrée contre les tribus du Nord et de l'Est.

« Les hindous ! les hindous ! », ce cri légendaire résonnait dans sa tête, en voyant défiler les images du passé. « Les hindous ! les hindous ! », et il se sentit fort, sûr que rien ne pourrait entraver l'assaut de son peuple. « Les hindous ! les hindous ! », et il se vit donner un coup de lance — et, à cet instant, il sut que les dieux l'assistaient et il balaya du regard le champ de bataille jonché de morts et de blessés.

« Les hindous ! les hindous ! », hurlaient les troupes ennemies en se repliant. Ce nom, autrefois prononcé avec mépris, répandait maintenant la terreur, glaçait d'effroi les hommes des tribus.

« Les hindous ! les hindous ! », gémissait le chef de la tribu ennemie qui souffrait atrocement de ses blessures. Leurs regards se croisèrent et Bharat comprit qu'il voulait mourir rapidement. Mais il baissa les yeux sur sa lance en secouant la tête pour lui signifier qu'il ne voulait pas l'achever et fit signe à un soldat de sortir le chef du champ de bataille. Mais celui-ci, ne comprenant pas son geste, lui transperça la poitrine, laissant tout juste le temps à Bharat de voir briller une lueur de gratitude dans les yeux du mourant.

Il lança un regard désapprobateur au soldat et lui ordonna, sans aucune ambiguïté, cette fois : « Remettez son corps à l'ennemi avec tout le respect qui lui est dû ». Le soldat le regarda d'un air ahuri, car jusque-là, les blessés et les morts étaient toujours abandonnés sur place. Mais ce jour-là, Bharat avait la certitude que l'ennemi ne chargerait plus. Il estimait que le vainqueur devait toujours se montrer généreux, et ce qu'il venait de lire dans le dernier regard du chef lui avait rappelé que l'âme, libérée du corps, fusionnait avec celle de tous les hommes, appelés tôt ou tard à se fondre dans le Suprême pour ne former qu'une Âme indivisible. Bharat l'avait toujours su, mais pendant les batailles, il préférait oublier cette vérité qui risquait d'entraver son action.

« Le corps d'un guerrier appartient aux siens. Il faut donc le leur rendre, insista-t-il. — D'accord, que l'on rende sa dépouille, mais pas sa tête ! », cria une voix derrière lui.

C'était celle de Dhruvatta, son commandant, qui sauta à bas de sa monture, et trancha la tête du chef d'un coup d'épée. Puis il remonta à cheval en la brandissant par les cheveux,

et galopa vers la colline où l'ennemi s'était retranché. On le vit avancer à portée de tir. Mais les flèches ne vinrent pas.

Soudain la lamentation funèbre des tribaux monta vers le ciel.

Effarés, ils fixaient la tête de leur chef qui n'avait pas eu le temps de transmettre à son fils l'esprit du dieu avant de mourir, celui-ci ayant pris la fuite lorsque son père était tombé sur le champ de bataille. En conséquence, l'esprit du dieu allait flotter dans le vide, éternellement désincarné... La mélodie augmenta en intensité puis s'éteignit dans le silence. Car c'était l'heure du sacrifice exigé par l'esprit du dieu, et les prêtres amenèrent le fils du chef tandis que Bharat et ses hommes observaient la scène de loin.

Dhrupatta avait empalé la tête du chef au bout de sa lance et, debout sur son cheval, la faisait tourner.

« Qu'est-ce que tu fais ? lui cria Bharat, atterré.

— Un peu d'air frais lui fera du bien ! », répondit Dhrupatta.

Les hommes des tribus interrogeaient le ciel. L'esprit du dieu allait s'échapper de la dépouille de leur chef, au plus tard à l'heure du coucher du soleil, ou tout de suite, pour le cas où les nuages viendraient à cacher le soleil. Le ciel se couvrant déjà, le sacrifice devait avoir lieu sans tarder. L'officiant sortit sa hache pendant que ses assistants immobilisaient le jeune homme. Les prêtres entonnèrent des hymnes en attendant que la tête de leur chef s'arrête de tourner au bout de la lance avant de sacrifier le garçon.

Sentant tout à coup son bras se fatiguer, Dhrupatta envoya la tête virevolter vers les troupes de Bharat. Les prêtres suivirent sa trajectoire du regard. Profitant de leur stupéfaction, le fils du chef prit la fuite en courant vers Dhrupatta.

Dhrupatta s'apprêtait à frapper quand il comprit qu'il voulait se rendre. Retournant alors son épée prestement, il en pointa le pommeau dans le dos du garçon pour le faire avancer plus vite vers l'armée de Bharat.

Hors d'haleine, le garçon posa genou à terre aux pieds de Karkata, juste à l'endroit où la tête de son père venait d'atterrir. Bharat la ramassa solennellement, et releva le garçon dont les yeux se remplirent de larmes en laissant échapper un gémissement de douleur. Pour le consoler, Bharat le prit dans ses bras.

Le garçon connaissant à peine quelques mots de leur langue, Bharat fit venir un homme de la tribu qui avait été capturé par ses troupes voici des années. C'était un esclave que l'on utilisait, le cas échéant, comme interprète. Il expliqua clairement que le garçon était condamné à mort pour s'être enfui avant que son père n'ait eu le temps de lui transmettre l'esprit du dieu. Par sa faute, une malédiction allait s'abattre sur les territoires de la tribu qui devrait aller s'installer ailleurs.

« Mais où ? demanda Bharat.

— N'importe où », répondit l'interprète.

Bharat songea que son clan allait devenir la cible privilégiée de ces cohortes errantes.

« Qu'advient-il si le fils du chef ne retournait pas parmi les siens ? interrogea-t-il.

— Ils le pourchasseront toute sa vie pour avoir échappé au sacrifice.

— Pars tout de suite annoncer à la tribu que leur chef m'a transmis l'esprit du dieu, et qu'il repose maintenant en moi », dit Bharat.

L'interprète objecta que la dynastie ne pouvait se perpétuer qu'à travers le fils aîné.

« Il me semble que votre chef a le droit d'adopter un fils, avait-il observé.

— Seulement si son fils naturel choisit de devenir prêtre, ou s'il a abandonné son père sur le champ de bataille, comme ce fut le cas.

— Je suppose que les membres de votre tribu ont également la possibilité d'adopter des enfants — de notre clan, par exemple ?

— Pourquoi pas ? C'est d'ailleurs ce qui est arrivé aux nombreux enfants que nous vous avons enlevés.

— Je croyais que vous abattiez ou les réduisiez à l'esclavage.

— Il faut être très barbare pour tuer un enfant, l'asservir ou l'enfermer, répondit l'esclave-interprète.

— Mais alors pourquoi n'entendons-nous plus parler d'eux ?

— Ils ne sont plus les enfants de votre clan, mais ceux de notre tribu.

— Et que se passe-t-il quand ils atteignent l'âge adulte ?

— Ils suivent le même parcours que nos propres enfants. Selon leurs prédispositions, ils deviennent guerriers, ou hata (chasseurs), hitta (magistrats), atta (prêtres). C'est seulement dans votre clan que les prisonniers deviennent esclaves à vie ! »

Bharat discerna nettement une pointe de mépris dans le ton de l'esclave-interprète. Il est vrai, s'était-il dit, que l'on considère toujours l'ennemi comme un barbare, mais qu'au fond, le barbare se trouvait en soi-même.

« Très bien. Compte tenu de ce que tu viens d'expliquer, tu annonceras que votre chef m'a adopté, et que son fils souhaite devenir prêtre. »

L'interprète avait répondu que le père et le fils adoptifs avaient coutume de mêler leurs sangs respectifs après avoir entaillé leurs poitrines. Bharat avait alors commandé d'un signe à ses soldats de former un bouclier autour de lui, et il avait ordonné à Dhruvatta d'appuyer la pointe de sa dague sur son torse. « Avec grand plaisir ! », avait ironisé celui-ci. Mais à la première petite goutte de sang, il avait écarté sa dague. Et Bharat avait retenu son poing pour faire couler plus de sang qu'il avait ensuite mêlé à celui qui coulait de la tête du chef.

« Nous venons de tuer leur chef, et rien ne presse pour supprimer le nôtre ! Pour ce faire, je peux tout à fait attendre ! », s'était exclamé Dhruvatta en jetant la dague. Ces derniers mots avaient fait sourire l'entourage, Dhruvatta étant le successeur en puissance de Bharat.

« Fais maintenant ce que je t'ai dit, puisque je suis votre nouveau chef, avait dit Bharat à l'esclave-interprète.

— Le prêtre est seul habilité à cela.

— Et qui ordonne les prêtres ?

— Le chef de la tribu.

— Très bien. En tant que nouveau chef, je t'ordonne prêtre.

— Non, c'est impossible ! Je suis impur.

— Impur ! Pourquoi ?

— Tout le monde sait que je suis esclave... »

Comprenant son désarroi, Bharat avait immédiatement prononcé la formule traditionnelle : « Moi, Bharat, Karkata des territoires de la déesse-mère Sindhu, te déclare libre, ici et maintenant. Dès lors, tu n'es plus esclave, mais un homme libre de notre rya¹. »

L'esclave avait secoué la tête en expliquant que les rites purificateurs, conduits par les officiants, duraient un mois lunaire entier. « Je n'accepterai pas la liberté que vous m'offrez, si c'est pour l'instrumentaliser à vos fins », avait-il ajouté, avec dédain.

Bharat ayant prononcé la formule consacrée, il ne pouvait se dédire. Et, à moins d'un délit grave, personne ne pouvait plus asservir l'esclave qu'il venait de libérer.

Bharat avait alors songé en souriant qu'il venait de transgresser la loi. En effet, cet homme appartenait à un propriétaire terrien. Mais en temps de guerre, le commandant en chef des armées pouvait réquisitionner les biens dans l'intérêt du clan. Aussi Bharat avait-il décidé de dédommager de ses propres deniers le propriétaire de l'esclave.

Ce problème réglé, restait à trouver un prêtre pour annoncer sa nomination à la tribu. L'interprète avait suggéré de conférer le statut de prêtre au fils du chef défunt, à condition toutefois que celui-ci renonçât à la succession de son plein gré. C'était la règle. Bharat ayant été adopté par son père, il était automatiquement devenu son frère aîné et, en tant que nouveau chef de la tribu, il pouvait ordonner n'importe qui, sauf un esclave.

L'interprète avait précisé que les fautes commises avant l'ordination étaient effacées, y compris le délit désertion.

Pour annoncer en bonne et due forme le transfert de pouvoir d'un chef à l'autre, le prêtre devait porter la coiffe rouge et être accompagné d'un témoin. Sans hésiter, Dhruvatta trempa un bout d'étoffe dans le sang des morts et la drapa sur la tête du jeune homme. Le sang dégouлина sur son visage, mais cela n'avait pas d'importance, les prêtres de la tribu ayant coutume de se grimer avant les cérémonies.

Transformé par l'onction sacerdotale, le jeune homme qui tremblait tout à l'heure s'était redressé. Il ne semblait plus craindre d'affronter les siens, et Bharat s'était étonné de l'influence qu'exerçaient les signes extérieurs sur le comportement humain.

« Puisqu'il faut un témoin, ce sera toi ! », avait déclaré Bharat à l'interprète, après qu'il eut expliqué que n'importe quel membre de la tribu pouvait jouer ce rôle, hormis un esclave. Mais tout à coup, quelque chose dans le regard de l'interprète avait attiré l'attention de Bharat.

« Je vous obéirai, Karkata », avait-il dit, d'une voix triste. Il semblait plongé dans ses pensées et l'angoisse se lisait sur son visage.

« Ce n'est pourtant pas le moment de boire ! s'était exclamé Bharat quand il lui avait demandé un fût de vin.

— Certes non ! Mais un nouveau chef doit offrir un présent aux prêtres.

— Et si j'en envoyais plusieurs ?

— Plus il y en aura, plus vous serez crédible à leurs yeux. »

Ce sophisme avait fait sourire Bharat. « Ils feraient mieux de penser que celui qui donne beaucoup espère toujours quelque chose en retour, avait-il commenté.

¹ Rya : peuple.

— Peut-être. Mais ce qu'on donne aux prêtres est à eux et ce que l'on convoite devra être arraché au peuple.

— On dirait que vos prêtres appartiennent à une ethnie à part !

— Nos prêtres forment une classe privilégiée qui se tient dédaigneusement à l'écart de tout ce que les autres peuvent vivre. »

N'était-ce pas la même chose dans son clan ? avait songé Bharat. Pourquoi les hommes de dieu se montraient-ils, en général, si peu divins ?

« Que se passerait-il au cas où ils ne te croiraient pas ? avait demandé Bharat.

— Ils me croiront parce qu'ils voudront me croire ! Sinon, la tribu étant maudite, ils devront errer sans but, privés de dignité et de confort. »

Bharat avait fait venir des mules que l'on avait chargées de plusieurs fûts de vin prélevés sur les provisions : « Voici mes cadeaux aux prêtres. Je leur en enverrai d'autres dans les jours qui viennent », avait-il promis.

L'interprète avait alors hoché gravement la tête avant de commencer à se dénuder, au grand étonnement de tous. « Un témoin doit se présenter tel que Dieu l'a créé, c'est-à-dire sans vêtements », avait-il expliqué. Après qu'il eut échangé quelques mots avec le fils du chef défunt, celui-ci s'était rangé en tête du cortège.

« S'il en est ainsi, les hommes de la tribu vont sans doute penser que ce témoin a été créé flanqué de quatre mules transportant des fûts de vin ! avait raillé Dhrupatta.

— Tais-toi, Dhrupatta ! avait dit Bharat.

— J'ajouterai cependant que je suis convaincu que les tribaux vont accepter le message de ce prêtre effaré et de ce témoin nu. Ils viendront s'incliner devant toi, Bharat, mais sache qu'ils se demanderont pourquoi tes soldats n'en font pas autant. C'est pourquoi je pense qu'il faudrait le leur ordonner, cela nous permettrait de gagner la confiance de ces barbares, avait poursuivi Dhrupatta, qu'il n'était pas facile de réduire au silence.

— Pensée séduisante, Dhrupatta, mais à écarter sur-le-champ. Les hommes libres ne se prosternent que devant Dieu.

— Pas même devant leur grand Karkata ?

— Non ! Mais rien ne t'empêchera de changer les us et coutumes quand tu me succèderas.

— Je n'y manquerai pas ! Quoi que tu en dises, je vais leur demander de porter genou à terre devant toi.

— Ne sois pas ridicule ! tu sais très bien qu'ils ne t'obéiront pas.

— C'est ce que l'on va voir ! »

Et Dhrupatta avait appelé ses troupes qui s'étaient alignées devant Bharat : « Maintenant agenouillez-vous devant Dieu qui a permis cette victoire ! »

[...]